

MON  
TERRITOIRE  
1

TESS SHARPE

# MON TERRITOIRE

VOLUME 1

Roman de l'anglais (États-Unis)  
par Héloïse Esquié



**VOIR DE PRÈS**

## Avertissement ou note spécifique à l'ouvrage

Titre original : *Barbed Wire Heart*

Éditeur original : Grand Central Publishing

© Tess Sharpe, 2018

Cette édition est publiée en accord avec Grand Central Publishing, New York, New York, USA. Tous droits réservés.

© Sonatine Éditions, 2019, pour la traduction française

© 2020, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-232-5

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*Pour ma mère  
Qui a planté mes racines dans la terre rouge.*

*Et pour mon mari  
Qui a choisi de grandir avec moi.*

# **PREMIÈRE PARTIE**

## **LA CARAVANE DANS LES BOIS**

J'ai huit ans la première fois que je vois papa tuer un homme.

Je ne suis pas censée voir ça. Mais ces dernières semaines, depuis que maman est morte, chaque fois que tonton Jake s'absente, je suis complètement livrée à moi-même.

Je passe beaucoup de temps dans les bois ; je me perche dans les abris de chasse au cerf pour jouer ou je grimpe aux arbres pour voir jusqu'à quelle hauteur je peux arriver sans l'aide de personne. Parfois je pleure, parce que maman me manque. Parfois je ne peux pas m'en empêcher.

Mais je m'efforce de ne pas le faire en présence de papa.

J'aime les bois. Ils sont à la fois très bruyants et très silencieux, la bande-son et la berceuse de ma vie, d'aussi loin que je me souviens. Lorsque j'escalade les grands chênes, me hissant de toutes mes forces, lorsque je me cramponne, saute et me balance le long des branches et

de l'écorce tel un écureuil, je suis forcée de faire attention, sans quoi je risquerais de glisser et de tomber. Quand je grimpe, je n'ai pas à penser à l'absence de maman. Ni à papa, qui ne sait plus que tempêter dans un nuage de whisky, nettoyant ses fusils en marmonnant des imprécations contre les Springfield, en réclamant du sang.

Ça fait trois semaines et demie que maman est morte, et déjà mes paumes sont gercées par l'escalade. J'ai des croûtes sur les genoux de la fois où je suis tombée du grand séquoia près de la rivière. Mes doigts sont tachés de jus de mûres et mes bras griffés par les ronces. Mes poches se gonflent des trésors que je trouve dans la forêt – des choses qu'elle aurait aimées : des plumes de geai bleu et des cailloux lisses parfaits pour faire des ricochets, un gland éclaté qui ressemble à un visage.

J'entrepose les cadeaux de la forêt dans un des abris de chasse au cerf. Tonton Jake a promis qu'il me ramènerait sur la tombe de maman, même si papa l'a fusillé du regard quand il a dit ça. Je veux lui apporter mes présents,

parce que tonton Jake dit qu'elle est au ciel, qu'elle veille sur nous.

Parfois, je lève les yeux et j'essaie d'imaginer ça. J'essaie de la voir.

Mais il n'y a rien d'autre que des branches et des étoiles.

Papa ne remarque pas que je suis tout le temps partie, au chaud dans l'étreinte de la forêt. Il a d'autres soucis en tête.

Ce soir-là, après avoir regardé le coucher du soleil, cherchant une trace de maman dans le ciel nocturne, je suis toujours perchée dans le chêne au fond du jardin, celui avec une branche bien droite pour s'asseoir. Il se fait tard et je devrais rentrer, mais j'entends le crissement des pneus d'un pick-up sur la route gravillonnée qui traverse les bois et mène à notre maison. Je remonte mes pieds pour les mettre hors de vue avant que les phares de la Chevy de papa inondent le jardin après le virage.

Les pieds nus appuyés contre le tronc pour garder l'équilibre, je m'allonge à plat ventre sur la branche. Je la tiens bien serrée dans mes bras et tends le cou pour mieux y voir.



S'il est encore soûl, je ne veux pas qu'il me remarque, parce que je lui ressemble, à maman. Ça le rend triste. Parfois, ça le met en colère, mais il essaie de le cacher.

Au lieu de s'arrêter à côté de la maison comme d'habitude, il passe juste sous l'arbre, en direction du chemin de terre qui mène à la grange, et se gare juste devant les portes. La lampe extérieure s'allume, le capteur de mouvement ayant détecté sa présence.

Depuis mon poste d'observation, je le regarde couper les phares et descendre. Papa ne titube pas trop, mais je suis trop loin pour voir s'il est couvert de son vomi comme la semaine dernière. Je suis sur le point de sauter de l'arbre, mais au lieu de se diriger vers la maison, il fait le tour de son pick-up et ouvre la portière côté passager.

Je plisse les yeux dans l'obscurité. Presque entièrement dissimulé par les ombres, il sort quelque chose de l'habitacle. Il ouvre la porte de la grange d'un coup sec et la lumière change, l'espace d'un instant. Un faisceau éclaire l'entrée, et j'aperçois les pieds d'un homme

qu'on traîne sur le sol avant que la porte se referme en claquant.

Ma respiration s'accélère et ma poitrine se gonfle et se dégonfle si fort que l'écorce rêche m'érafle le ventre. Mes doigts se crispent sur la branche, mon cœur bat à tout rompre, et tout se met à tourner autour de moi. J'ai envie de creuser dans le chêne, comme les pics-verts et les écureuils. J'ai envie de faire un trou et de me cacher.

J'essaie de me convaincre que mes yeux me jouent des tours. Mais au fond de moi, je sais bien que non.

Quelques minutes plus tard – on dirait une éternité, avec l'écho de ma respiration et du chant des grillons dans mes oreilles – la lumière extérieure de la grange s'éteint brusquement, et l'obscurité s'infiltré à travers les arbres, se répand sur toute la propriété.

Je devrais redescendre, courir dans ma chambre, fermer la porte et tirer ma couette par-dessus ma tête. Je devrais faire comme si je n'avais jamais vu ces pieds traînés sur le sol.

Mais ce n'est pas ce que je fais.

Non, je descends de l'arbre et je me dirige vers la grange.

Je pourrais dire que je regrette ce choix, avec le recul, mais ce serait un mensonge.

Il fallait que j'apprenne, d'une façon ou d'une autre. Ce qu'il était. Ce que j'allais être.

C'est comme ça que ça s'est passé pour moi.

Je me glisse en douce à l'arrière de la grange, où les planches de cèdre sont criblées de trou. De là, on voit très mal à l'intérieur, mais je n'ai pas mieux. À genoux dans la poussière, je presse ma joue contre le bois et positionne ma tête de façon à regarder dans le plus gros trou que j'ai pu trouver. Je respire encore trop vite, mon cœur palpite à toute allure sous ma peau, j'ai la bouche sèche à cause de tout l'air que j'aspire et que j'expire convulsivement.

Au départ, je ne vois pas du tout papa. Tout ce que je vois, c'est le vieux tracteur qu'il a remisé là, et les restes du quad qu'il a planté l'été dernier. Une ampoule nue suspendue à un cordon orange se balance doucement d'avant

en arrière sur l'une des poutres, et c'est là que je l'entends : sa voix.

« Tu vas me dire ce que je veux savoir », dit papa.

Il y a un bruit métallique, comme s'il fouillait dans la boîte à outils dans le coin. Et effectivement, au bout de quelques secondes, il entre dans mon champ de vision, un tournevis à la main. Des ombres s'allongent sur la silhouette de papa tandis qu'il s'éloigne de ma cachette, tournant et retournant le tournevis dans sa main en allant se replacer derrière le tracteur, où de nouveau, je ne le vois plus. Un gémissement s'élève.

Ce n'est pas la voix de papa.

C'est la personne qu'il a amenée ici, quelle qu'elle soit. Et cette personne est blessée.

Papa l'a blessée.

C'est étrange d'imaginer les mains de papa, de grandes mains fortes et calleuses, si douées pour donner l'accolade et pour tirer sur le bout de mes tresses, faire une chose pareille.

« Tu vas me dire ce que je veux savoir. On peut faire ça en douceur – ou en force. C’est à toi de voir, Ben.

– Je t’emmerde, marmonne l’autre voix – Ben.

– Parle.

– Je te dirai que dalle. »

Il y a un bruit mouillé, un bruit de crécelle, comme s’il toussait, et pas seulement de la salive.

« Très bien », dit papa.

Les ombres s’étirent au-dessus du tracteur, et je devine son bras qui s’abat devant lui, vif, ferme. Le son qui suit – une plainte étranglée – me hérissé les poils.

« Je vais le laisser à l’intérieur jusqu’à ce que tu me dises ce que je veux savoir », dit papa, et je réalise qu’il parle du tournevis.

Des points noirs s’amoncellent dans le coin de mes yeux. Je dois planter mes deux paumes sur le sol et me concentrer, m’obliger à ralentir mon pouls pour ne pas m’évanouir. J’ai l’impression que mes yeux sont sur le point de sortir de ma tête, et ma joue presse fort contre la paroi de cèdre vermoulue. J’ai envie de m’enfuir en